MARINA

POEME LANGUEDOCIEN

SOUS DIALECTE DE MONTPELLIER ET DE SES ENVIRONS

accompagné d'une traduction française

STORAGE-ITEM
MAIN - LPC

LP9-F22A
U.B.C. LIBRARY

MONTPELLIER
IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
(HAMELIN FRÈRES)

1884

PC
3448
V47
M3
1884

8149

U.B.C. LIBRARIES

LOUIS VERGNE

MARINA

POEME LANGUEDOCIEN

SOUS DIALECTE DE MONTPELLIER ET DE SES ENVIRONS

accompagné d'une traduction française

MONTPELLIER
IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
(HAMELIN FRÈRES)

1884

C
148
47
13
384

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of British Columbia Library

http://www.archive.org/details/marinapoemelangu00verg

LOUIS VERGNE

MARINA

POÈME LANGUEDOCIEN

SOUS DIALECTE DE MONTPELLIER ET DE SES ENVIRONS

accompagné d'une traduction française

MONTPELLIER
IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
(HAMELIN FRÈRES)

1884

Cette pièce a obtenu une médaille de vermeil au Concours philologique et littéraire, ouvert par la Société pour l'étude des *Langues romanes*.

Extrait de la *Revue des Langues romanes*

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

MARINA

A Teodor Aubanel

I

Aime la bela mar latina,
Que, quand sa rauba diamantina
Belugueja e lusis à l'aflat dau sourel,
Enverinada e baucha, brama,
Ou qu'en mitan de la calama,
Afound aperalin soun aiga embé lou ciel.

L'aime tabé que, quand soun ersa
Dau grand boulidou se deversa,
Grumeja e vai baisà lou front dau ribeirés,
Bourdant, couma una inmensa eveta,
L'auve ounte jai la cauquilheta,
Lou sablàs qu'espandis soun or fin sus lou grés.

MARINE

A M. Théodore Aubanel

I

J'aime la belle mer latine, qui,—lorsque sa robe de diamant—étincelle et brille sous le charme du soleil, — folle et envenimée, mugit, ou lorsqu'au milieu du calme, — elle confond au loin son eau avec ciel.

Je l'aime aussi, quand sa vague — se déverse de la grande coupe et de son écume va baiser le rivage,—bordant, comme un immense ban,— le gravier où gît la petite coquille,— le sable qui étend son fin sur le grès.

L'aime quand, coufla de coulera,
Baucha, s'escampa sus la terra,
Per se i' encafournà dins la bauma d'un roc,
Emé un bruch de tron ; que, feriousa,
Dins sa brassada espetaclousa,
Leca la peira verda e n'en rousiga un floc.

Es amor d'aco que vau veire
Soun miral linde couma un veire,
Quand l'auba lou clareja; e pioi jusqu'à l'ahour,
Amai boulegue pas de plaça,
Jamai ma vista noun s'alassa
D'arregardà la mar,.....l'arregardà toujour!

Aime d'ausì sa cantadissa,
Soun planh doulent, sa bramadissa,
Quand lou mistrau la fouita e la fai reboumbì;
M'agrada aussì, quand à la moussa
L'aureta, de sa vos tant douça,
Demanda un pichot ròdou ount poudre se cabì.

II

I'a quauques jours, m'agandiguere
Per la veire e m'espandiguere

Je l'aime quand, gonflée de colère,—folle, elle se jette sur la te
— pour s'y encaverner dans le creux d'un rocher, — avec un bruit
tonnerre; lorsque, furieuse, — dans son embrassement formidable,
elle lèche la pierre verte et en ronge un morceau.

C'est à cause de cela que je vais voir—son miroir limpide comme
verre,—quand l'aube l'éclaire doucement, et puis jusqu'au crépuscu
— bien que je ne remue pas de place, — ma vue ne se lasse jam
— de regarder la mer,... de la regarder toujours !

J'aime d'ouïr son chant, — son mugissement, sa plainte dolente,
quand le mistral la fouette et fait battre [ses flots]; — elle me pl
aussi, quand à la mousse — la brise, de sa voix si douce, — demar
un petit endroit afin de pouvoir s'y blottir.

II

Il y a quelques jours, j'allai — pour la voir et je m'étendis — s

Sus un roc trauquilhat, e teniei à la man
Un ramelet de tamarissa.
La mar s'estalouirava lissa,
Ticassada, d'aicì d'alai, per un gabian.

Qu'era bela, ma granda amiga !
Juste, la lama que coutiga
A mous peses veniè rire e cascalhejà :
Pioi, galejarela e lisqueta,
Espouscava sus la branqueta
La gruma que soun vanc fasiè viroulejà

E, laugeireta, s'enanava,
Dins un autre envanc s'entournava,
Couma per poutounà las flous de moun rampau ;
Auriàs dich que lou demandava,
Car davans ieu toujour landava,
Calina, amistadousa e jamai en repau.

E ieu, en ie faguent lingueta :
— « Lou garde per moun amigueta,
Diguere ; l'ai coupat esprès à-de-matis :
L'auràs pas, ersa galantouna !...
E d'un poutou, d'una poutouna,
Ela me pagarà moun brout de tamarìs ! »

un rocher creusé, et je tenais à la main — un petit rameau de tamaris. — La mer s'étendait lisse, — tachetée çà et là par un goëland.

Qu'elle était belle, ma grande amie ! — Tout justement la lame qui caresse — à mes pieds venait rire et bondir ; — puis, moqueuse et mincelette, — elle jetait sur la petite branche — l'écume que son élan faisait tourbillonner

Et, légère, s'en allait ; — par un autre élan, elle retournait, — comme pour baiser les fleurs de mon rameau. — On aurait dit qu'elle le demandait, — car devant moi elle courait toujours, — caline, amicale, et jamais en repos.

Et moi, lui en donnant envie : — « Je le garde pour ma petite amie, — dis-je ; je l'ai coupé exprès ce matin : — tu ne l'auras pas, vague charmante ! — Et d'un baiser, d'une caresse, — elle me payera mon bout de tamaris. »

Tout d'un tems lou ciel, qu'era blave,
S'ennegriguet ; e regardave
Lous grands nibous escus que l'anavoun tapà,
Quand la mar mandet, irejousa,
Una ersa ardida, bauchinousa,
Que raseget lou ram sans poudre l'arrapà.

Alor, proumte e leste, escalere
Un roc pus naut e demourere
Aplantat, enclausit, en agachant, aclin,
L'aiga qu'en soun monta-davala
Fasiè de sa manta verdala
Vira-voltà la franja estripada eilalin.

Em un bruch d'aurassa que sibla,
La lama, d'abor minsa e fibla,
Se coufla, s'afourtis e, couma una paret,
Dressant sa cresta que grumeja,
Sus la riva courrìs, trapeja.....
D'autras ie van après en bufant à-de-re.

Toutas ensem m'assecutavoun
E pioi subran m'enviroutavoun
D'un issam fouligaut d'arderouses poutous ;
E, redoublant sa roundinada,

Tout à coup le ciel, qui était bleu, — s'obscurcit; et je regardais— les grands nuages obscurs qui allaient le couvrir, — quand la mer envoya, furieuse, — une vague hardie et folle — qui rasa le rameau sans pouvoir l'attraper.

Alors, prompt et agile,— je grimpai — sur un rocher plus haut, et je demeurai,—arrêté, fasciné, en regardant, incliné,— l'eau qui, dans ses hauts et ses bas. — faisait de son manteau verdâtre — tourbillonner au loin la frange déchirée.

Avec un bruit de tempête qui siffle, — la lame, d'abord mince et faible,— se gonfle, se renforce et, comme une muraille, — dressant sa crête écumante, — court vers la rive, se précipite. — D'autres vont après elle, en grondant sans discontinuer.

Toutes ensemble me persécutaient — et tout à coup m'environnaient—d'un essaim folâtre de baisers ardents ;—et, redoublant leurs

Dins lous aselos de la roucada
Clantissiè mai que mai soun plagnun magestous !

E cantavoun couma d'ourguenas,
E sentiguere dins mas venas
Couma un grand revoulum. Esbaudit, espantat,
Traguere la pichota branca
A la grand mar que me l'arranca.
A la mar que m'aviè 'nfadat de sa bèutat!

III

Qu'es lou mau-sort que nous pivela,
Qu'es lou destin que nous clavela
Ou nous buta toujour vers lou toumple prefound;
Que nous rend dus à la tendressa,
Tendres à la ruda caressa
De l'amour passiounat, que sans vergougna poun ?

Per que traire à la mar folassa
Lou ramèu qu'à l'ersa bonassa
Aviei emé plasé refusat tant de fes,
Mespresant sa douça lagrema?

mugissements, — dans les fentes des rochers, — elles faisaient encore retentir leur plainte majestueuse !

Elles chantaient comme des sirènes, — et je sentis dans mes veines — comme une grande révolution. Étonné, subjugué, — je jettai la petite branche — à la grande mer qui me l'emporte, — à la mer qui m'avait ensorcelé de sa beauté.

III

Quel est le mauvais sort qui nous fascine, — quel est le destin qui nous cloue — ou nous pousse toujours vers l'abîme profond ; — qui nous rend durs à la tendresse, — tendres à la rude caresse — de l'amour passionné, qui nous étreint sans vergogne?

Pourquoi jeter à la folle mer — le rameau qu'à la vague tranquille — j'avais avec plaisir refusé tant de fois, — méprisant sa douce larme?

Demandàs-vous quanta es la fema
Qu'en calignant un jour voste cor, vous l'a pres[1] !

Louvis Vergne.

—Demandez-vous quelle est la femme — qui, en caressant un jour votre cœur, vous l'a pris?

Louis Vergne.

[1] Imité d'Alphonse Karr, l'*Acacia et la Vague*. Languedocien (Montpellier et ses environs). Orthographe montpelliérainè.

M

QUAND las alenadas laugieiras
Poutounejaran, vengut Mai,
Flous dau prat e flous bouscassieiras,
Quand lou bèu sourel tourna-mai
Deliéurara las prisounieiras
Qu'encadena l'iver tant laid,
Pounchejaran *Las Printanieiras.*

Jouta aquel noum fres e poulit
Acampe ioi, per faire un libre,
Tout ce que ma Musa a 'spelit
Despioi que me siei vist felibre;
I'aurà ce qu'en iéu a boulit,
Tout l'enavans ardent e libre
De moun jouine cor trefoulit.

Dau grand Mistrau que, jamai lassa,
Sa vouès nous buta, de Mistrau,
Lou reviéudaire de la raça,
Veirés lou mandadis courau;
Aco veirés.... e ce que passa
Ma pluma, s'à vostre fougau
A moun librihoun fasès plaça.

Louis VERGNE.

Lou Clapàs, 15 de Mars 1884.

M

Lorsque les haleines légères baiseront, Mai revenu, fleurs des prés et des bois, quand le beau soleil délivrera de nouveau les prisonnières qu'enchaîne l'hiver si laid, *Les Printanières* poindront.

Sous ce nom frais et joli, je réunis aujourd'hui, pour faire un livre, tout ce que ma Muse a éclos depuis que je me suis vu félibre; il y aura ce qui a bouilli en moi, tout l'enthousiasme ardent et libre de mon jeune cœur tressaillant.

Du grand Mistral, dont la voix, jamais lasse, nous pousse, de Mistral, le rénovateur de la race, vous verrez l'envoi charmant; vous verrez cela..... et ce que passe ma plume, si vous faites à mon petit livre une place dans votre foyer.

Louis VERGNE.

Montpellier, le 15 Mars 1884.

POUR PARAITRE TRÈS-PROCHAINEMENT

LAS

PRINTANIEIRAS

POÉSIES LANGUEDOCIENNES ET PROVENÇALES

ACCOMPAGNÉES D'UNE TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

Louis VERGNE

Un beau volume in-8° carré, 200 pages environ, sur beau papier, caractères elzéviriens, avec ornements, lettres ornées et culs-de-lampe.

PRIX: 3 fr. 50 c.

Il sera tiré pour les Souscripteurs qui en feront la demande des exemplaires spéciaux sur papier de luxe.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION.

Je soussigné ..... *déclare souscrire à* ..... *exemplaires de* Las Printanieiras, *et m'engage à en payer le montant à la réception de l'ouvrage.*

Le ..... *1884.*

Signature :

Adresse lisible : .....

N. B. — Cacheter et envoyer franco à M. Louis VERGNE, félibre, Grand'Rue, 7, Montpellier.

University of British Columbia Library

DUE DATE

FORM 310

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01029 8054

DISCARD